Chapitre 5

Le parallélisme et sa lecture : cohérence et cohérence textuelle

Avant d'aborder la lecture spécifique requise par le parallélisme, il convient de faire le point sur les théories de la lecture ordinaire.

I. LA LECTURE

Comme pour l'écriture, les recherches dans le domaine de la lecture ont surtout porté sur les écrits « ordinaires ». La spécificité de la lecture appliquée à un texte littéraire n'a pas été prise en compte. Peut-être croyait-on ce domaine réservé aux « littéraires ». Or ceux-ci s'intéressaient à l'interprétation du texte, au secret de l'auteur, plus qu'à l'observation de l'activité lectorale. Comme pour l'écriture, c'était le produit qui primait sur le processus. Et comme, de plus, on ne se préoccupait pas de lire pour écrire, la relecture, en tant que moment du procès d'écriture, est demeurée longtemps dans l'ombre. Même les théoriciens nord-américains disent peu de chose de ce qu'ils appellent la « révision » du texte. C'est la « critique génétique », dans ses orientations récentes, qui apporte les éléments les plus précis car les manuscrits exhibent mieux que les textes publiés les traces des activités lectorales effectuées par le scripteur.

Une fois de plus, la difficulté est de distinguer ce qui est commun à toute lecture et ce qui est spécifique de celle qui porte sur le texte « littéraire ».

Les recherches effectuées par les psychologues cognitivistes ou par les linguistes dans le cadre des « grammaires de texte » à propos des écrits ordinaires font appel à deux conceptions de la lecture :

- la première insiste sur l'activité de décodage : lire c'est transposer une suite de signes graphiques en une suite de sons de la langue. « Pour apprendre à lire, on part des niveaux linguistiques les plus simples (la lettre), pour arriver, progressivement, via la syllabe, le mot, la phrase, au texte¹. » Ce modèle est dit *ascendant* car le point de départ du processus est constitué par des informations de « bas niveau », « la compréhension venant, en quelque sorte, se greffer sur l'analyse progressive du texte écrit »².

- la deuxième privilégie la compréhension immédiate : lire, c'est anticiper, non analyser. C'est aller précipitamment vers la synthèse avec les moyens dont on dispose. Cela conduit à la lecture rapide qui dispense même de lire certains segments puisque le lecteur infère le contenu du texte à partir de quelques éléments qui convoquent des connaissances préétablies. C'est le modèle *descendant*. Umberto Eco nomme « topic » ces blocs de connaissances que mobilise très vite un lecteur :

« Le topic est une hypothèse dépendant de

¹ SPRENGER-CHAROLLES L., « Rôle du contexte linguistique des informations visuelles et phonologiques dans la lecture et son apprentissage », in *PRATIQUES*, 1986, n° 52, CRESEF, Metz, 8 rue du Patural, 57000, p.9..

² SPRENGER-CHAROLLES L., « Rôle du contexte linguistique des informations visuelles et phonologiques dans la lecture et son apprentissage », in *PRATIQUES*, 1986, n° 52, CRESEF, Metz, 8 rue du Patural, 57000, p.9.

l'initiative du lecteur qui la formule d'une façon quelque peu rudimentaire, sous forme de question ("Mais de quoi diable parle-t-on ?") qui se traduit par la proposition d'un titre provisoire ("On est probablement en train de parler de telle chose"). Il est donc un instrument métatextuel que le texte peut tout aussi bien présupposer que contenir explicitement sous forme de marqueurs de topic, de titres, de sous-titres, de *mots-clés*. C'est à partir du topic que le lecteur décide de privilégier ou de narcotiser les propriétés sémantiques des lexèmes en jeu, établissant ainsi un niveau de *cohérence interprétative* dite *isotopie*³. »

On le voit, le sens vient « d'en haut », d'un bloc de cohérence constitué ailleurs et qui, reconnu tout à coup grâce à la présence de certains de ses éléments, investit le texte. En ce cas, plus on a de connaissances externes, plus on a de chances de comprendre un texte.

Ces deux conceptions se sont longtemps opposées. Il semble que maintenant l'accord se fasse pour dire que « pendant le processus de lecture, il y a des interactions continues entre les informations de "haut niveau" et celles de "bas niveau" (...) entre les stratégies ascendantes et descendantes »⁴. Ainsi apprend-on que les bons lecteurs d'écrits ordinaires « utilisent des stratégies multiples (grapho-phonologiques, visuelles, sémantiques) et sont tout aussi sensibles aux caractéristiques de surface du matériel (caractéristiques visuelles et phoniques) qu'à sa signification, alors que les moins habiles ont tendance à n'utiliser sélectivement que les

³ ECO Umberto, *Lector in fabula*, Grasset, 1985, p.119.

⁴ SPRENGER-CHAROLLES L., « Rôle du contexte linguistique des informations visuelles et phonologiques dans la lecture et son apprentissage », in *PRATIQUES*, 1986, n° 52, CRESEF, Metz, 8 rue du Patural, 57000, pp.10 et 11.

informations sémantiques »⁵. En tout cas, il semble bien que les stratégies ascendantes soient liées à des activités métalinguistiques et métatextuelles complexes alors que les descendantes sont surtout métasémantiques.

II. DENOTATION ET CONNOTATION

A. Vraisemblance et ressemblance

Il est évident que l'autotélisme du texte « littéraire » ne pourrait guère s'accommoder de la seule lecture descendante qui s'appuie sur des cohérences importées sans tenir compte de sa spécificité discursive.

Si les écrits ordinaires ou les best-sellers peuvent être lus avec les catégories de l'expression-représentation (car en eux l'écriture de la fiction est dominée par des stratégies représentatives soumises aux logiques du réel), la littérature de recherche exige, elle, que l'on porte une attention minutieuse au matériau signifiant (que les lectures du sens rendent transparent) car, en elle, l'écriture de la fiction se forme à partir de stratégies métatextuelles.

On le perçoit bien lorsqu'il s'agit d'un texte poétique : le parallélisme, rime généralisée, impose une lecture de la ressemblance qui vient croiser celle de la vraisemblance. Si bien que les mises ensemble qu'il faut effectuer pour produire du sens ne sont plus seulement celles que réclament les textes informatifs.

Certes, comme pour ces derniers, il faut suivre l'organisation linéaire syntagmatique et être capable d'organiser les signifiés en propositions sémantiques qui créent l'effet de fiction à partir du

⁵ SPRENGER-CHAROLLES L., « Rôle du contexte linguistique des informations visuelles et phonologiques dans la lecture et son apprentissage », in *PRATIQUES*, 1986, n° 52, CRESEF, Metz, 8 rue du Patural, 57000, p.8.

travail de la vraisemblance .

Mais il faut non moins apprendre à lire, dans le translinéaire, les *trouvailles de la ressemblance* , l'intrusion du paradigme dans le syntagme qui se fonde la « poéticité ».

On le conçoit, le vraisemblable qui prétend imposer les logiques du réel tend à s'opposer aux analogies de la mise en forme. On l'entrevoit, les analogies qui s'étendent aux logiques du réel attentent à leur toute puissance.

B. La connotation remotivante

« En poésie toute similarité apparente dans le son est évaluée en termes de similarité dans le sens⁶. »

C'est ainsi que Jakobson désigne le processus de la « connotation remotivante »⁷. Dans l'usage ordinaire du langage, en effet, il n'y a aucune corrélation entre la distance phonétique et la distance sémantique qui sépare deux mots. Dans l'usage poétique, au contraire, les rapprochements que l'on opère au nom du parallélisme suscitent la connotation des éléments les uns par les autres. C'est ainsi que l'on peut dire qu'un texte littéraire est à lui-même son propre dictionnaire ou encore donne « un sens nouveau aux mots de la tribu », ou plus simplement élabore son code spécifique.

III. COHERENCE ET COHERESCENCE

In statu nascendi , le code du texte est donc le résultat des rapprochements établis à partir des ressemblances perçues. et sa

⁶ JAKOBSON Roman, *Essais de linguistique générale. Tome 1* , Minuit, Paris, 1963. p.240.

⁷ KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, *La connotation* , Presses Universitaires de Lyon, Lyon, 1977, p.41.

lecture repose sur des opérations de *coalescence* ..

La *coalescence* nous dit Littré c'est en effet « l'union des parties auparavant séparées, comme on l'observe dans la guérison des plaies simples. »

On le voit, c'est par une lecture translinéaire que la coalescence est rendue possible.

De même que l'on nomme *cohérence* ce qui est l'effet des mécanismes de *cohésion* sollicités par la lecture linéaire, je propose de nommer *cohérescence* l'effet de la *coalescence* .

La cohérescence désigne donc le sens toujours incertain, toujours en train de naître et de se défaire pour mieux se reconstruire.

Certes, on peut dire qu'il y a production de cohérence et de cohérescence aussi bien dans le cours de la lecture linéaire dénotative que dans la lecture translinéaire connotative mais la dominante s'inverse.

La lecture dénotative est d'abord production immédiate de cohérence (la cohérescence étant surtout réservée à l'anticipation), la lecture connotative est dominée par la cohérescence (la production de cohérence étant plus tardive et intervenant au moment de ce que je nomme la *rétroception* ou « retour sur » le texte).

Catherine Kerbrat-Orecchioni remarque un phénomène tout à fait significatif des rapports de pouvoir qui vont se jouer entre le sens issu de la lecture dénotative et celui issu de la lecture connotative.

« - Dans la dénotation, le sens est posé explicitement, de manière irréfutable ; son décodage est général - sauf en cas de divergence idiolectale entre l'émetteur et le récepteur.

- Dans la connotation, le sens est suggéré, et son

décodage est plus aléatoire. Les contenus connotatifs sont des valeurs sémantiques floues, timides, qui ne s'imposent que si elles sont redondantes, ou du moins non contradictoires, avec le contenu dénotatif. Il serait absurde de voir une chute sous toute anacoluthie, ou de la tristesse chaque fois que les nasales sont anormalement fréquentes. Les valeurs connotatives virtuelles ne s'actualisent effectivement - sauf peut-être dans le discours poétique - que si la dénotation le permet⁸. »

Si, dans le discours ordinaire, c'est la dénotation qui l'emporte, dans le discours poétique, ce n'est pas le cas.

A. Lecture rapide et lecture sapide

Pour bien lire ces textes dans toute leur complexité, il est clair qu'il faut oublier les réflexes construits par les méthodes descendantes : lecture rapide, lecture partielle.

Car lire et relire lentement, lire tout avec une égale attention, telles sont les nouvelles habitudes à prendre. La compréhension de ces textes en dépend, qui ne reproduisent pas des schémas connus mais produisent de l'inouï à découvrir. C'est en construisant soigneusement les interactions entre les unités de contenu (propositions sémantiques) et les unités de forme (réseaux des ressemblances précisément repérés) que des unités de signification d'un nouveau type apparaîtront.

De cette lecture spécifique dépend la perception formelle de l'objet d'art, de ce qui fait sa cohérence propre, de ce qui s'élabore dans une logique textuelle.

Le lecteur doit toujours être prêt à soupçonner, encore embryonnaire, un nouveau réseau de ressemblances, à tester la

⁸ KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, *La connotation*, Presses Universitaires de Lyon, Lyon, 1977, p.17-18.

durabilité des sens construits, à faire puis défaire des hypothèses.

Son activité ne produit pas un sens mais des milliers, sans cesse possibles, fugaces, fragiles, *cohérescents* .

Le texte, objet d'art, est alors le produit de cohérences reconnaissables et le point de départ de cohérescences inouïes .

Le (re)lire suppose que l'on soit attentif aussi bien à la *cohésion* (dont la cohérence est l'effet) qu'à la *coalescence* (dont la cohérescence est l'effet).

Tout lecteur de texte littéraire doit donc faire intervenir la connaissance de deux codes : le code linguistique et le code du texte, de cet usage particulier de la langue qu'est tel ou tel texte.

La plupart du temps il possède relativement bien le code linguistique et peut se comporter en « décodeur » pour ce qui, dans le texte relève de l'usage ordinaire de la langue. Fonctionne alors le mécanisme de la lecture « descendante ».

B. Cryptanalyse

Mais le « code du texte » n'est pas préconçu. Même si le lecteur a déjà des renseignements sur certaines habitudes du scripteur, il sait bien que le propre d'un texte « littéraire » est précisément de mettre en place , à chaque fois, un code spécifique.

Le lecteur doit le déduire du texte. Il se comporte alors comme un *cryptanalyste* .

Jakobson réserve ce nom au linguiste qui aborde une langue totalement inconnue. Voici ce qu'il en dit :

« Le destinataire d'un message codé est supposé en possession du code et par son intermédiaire il interprète le message. A la différence de ce décodeur, le cryptanalyste tombe en possession d'un message sans avoir aucune connaissance antérieure du code sous-jacent; ce n'est que par d'habiles manipulations du

message qu'il arrive à déchiffrer le code.(...) Il essaie de déduire le code du message⁹. »

Mais, et c'est plus inattendu, on doit dire que *l'écrivain qui se relit est aussi son propre cryptanalyste* .

Ce dernier doit en effet *découvrir le code qu'il a appliqué sans le savoir* .

Ce qui est curieux dans le cas du texte littéraire, c'est que l'encodeur lui-même utilise un code dont il n'est pas conscient et qu'il doit à chaque instant faire le travail du cryptanalyste sur son propre texte .

Paulhan emploie le terme de « décrypteur » pour désigner celui qui se relit :

« *Se reconnaître* dans son texte : observer quels signes, lettres ou notes de musique s'y rencontrent, suivant quelle fréquence et dans quel ordre (d'où l'on conclura, par exemple, à la langue qui a servi à écrire le texte secret). Il s'agit ainsi de dresser un vocabulaire, avec ses éléments simples, ses mots, ses lieux communs - et comme de fixer les faits sur lesquels s'exercera l'analyse¹⁰. »

La cryptanalyse est en quelque sorte à l'intersection de la psychanalyse et de la scriptanalyse (c'est ainsi que l'on peut nommer une lecture scrutative de l'écrit).

Quant au lecteur qui n'a pas écrit le texte, son but est de trouver un code de lecture (le sien) et non pas de retrouver *le* code du scripteur.

⁹ JAKOBSON Roman, *Essais de linguistique générale. Tome 1* , Minuit, Paris, 1963, pp.33 et 117.

¹⁰ PAULHAN Jean, *Traité des figures ou la rhétorique décryptée* , (à Francis Ponge), in *Oeuvres complètes* , Tome 2, Cercle du Livre Précieux, Paris 1966, (première éd. Gallimard 1945), p.199.

IV. FORMATION DU LECTEUR

Toutes les cohérences établies sur le mode ascendant sont disponibles ensuite pour des enquêtes descendantes sur d'autres textes.

Ainsi c'est en lisant qu'on accroît sa compétence lectorale et que l'on devient évidemment...liseron.

Ce qui est métatextuel dénotatif est relativement aisé à lire. Ce qui est connotatif l'est beaucoup moins car si « le signifié de dénotation s'impose de façon patente, le signifié de connotation s'insinue de façon latente »¹¹.

Seul un lecteur entraîné à *des activités métalinguistiques, métadiscursives, métapragmatiques et à leur explicitation (c'est-à-dire en somme à une activité méta-métadiscursive) aura des chances de percevoir le signifié connoté*. En effet, comme le souligne Bernard Magné, « si la lisibilité d'un texte suppose le recours au métatextuel, la lisibilité du métatextuel exige quelque secours au-delà du seul enclos de l'espace textuel »¹².

Des indices pourront susciter l'enquête sur le métatextuel connotatif : présence de métatextuel dénotatif, phénomènes de double locution¹³, guillemets, précautions diverses, et enfin, comme le dit Catherine Kerbrat-Orecchioni, à propos du trope fictionnel, tout ce qui vient bloquer le fonctionnement dénotatif et qui

¹¹ KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, *La connotation*, Presses Universitaires de Lyon, Lyon, 1977, p.36-37.

¹² MAGNE Bernard, « Métatextuel et lisibilité », in revue *Protée* vol. 14, numéro 1-2, Université du Québec à Chicoutimi, 1986, p.87.

¹³ LEBRAVE Jean-Louis., *Le jeu de l'énonciation en allemand d'après les variantes manuscrites des brouillons de H. Heine*, Thèse de doctorat d'Etat, Paris-Sorbonne, 1987, p.607.

déclenche la quête d'une valeur seconde¹⁴

On peut dire en effet que le lecteur est alerté lorsque le choix ou l'articulation des signes (signifiants et/ou signifiés) semble dicté non par le respect de la vraisemblance (logiques du réel) mais par le souci d'établir des ressemblances scripturales (paradigme dans le syntagme).

C'est bien alors que se produit, comme le dit Jakobson, la conscience de la "dichotomie fondamentale des signes et des objets", ce qui est le mécanisme de la fonction poétique dans la mesure où, comme nous l'avons vu, celle-ci est une occurrence de la fonction métalinguistique.

V. SIGNIFIANCE OU SIGNIFIOSE METATEXTUELLE

A. Plaisir de la cohérescence connotative

Linguistes et écrivains ont tous relevé, chacun à leur façon, le plaisir que procure la perception d'une corrélation.

C. Fuchs :

« La tension entre le "pareil" et le "pas pareil" constitue sans doute une dimension fondamentale du langage, et l'on sait que Freud attribuait la séduction du mot d'esprit à l'alliance de la reconnaissance (répétition du pareil) et du jeu (différence du pas pareil) : cf. *Der Witz*, 1905¹⁵. »

Anne Pelletier :

« Il est sans doute plus juste de voir dans le dessin vertigineux des structures qui lèvent des textes

¹⁴ KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, « Le texte littéraire : non-référence, auto-référence, ou référence fictionnelle ? », in revue *Texte*, 1982, numéro 1, Trinity College, Toronto, Canada, p.41.

¹⁵ FUCHS Catherine, *La paraphrase*, P.U.F., Paris, 1982, p.174.

qu'analysent Jakobson ou Ruwet, l'expression de ce plaisir dont parle R. Barthes et qui serait celui que produit toute découverte d'une corrélation¹⁶. »

André Breton :

« Je n'ai jamais éprouvé de plaisir intellectuel que sur le plan analogique (...) J'aime éperdument tout ce qui, rompant d'aventure le fil de la pensée discursive, part soudain en fusée, illuminant une vie de relations autrement féconde dont tout indique que les hommes des premiers âges eurent le secret¹⁷. »

Claude Simon :

« Les mots éclatent (...) Et si plutôt que de vouloir contenir, domestiquer chacune de ces explosions, ou traverser ces carrefours en ayant déjà décidé du chemin à suivre, on s'arrête et on examine ce qui apparaît à leur lueur ou dans les perspectives ouvertes, des ensembles insoupçonnés de résonances et d'échos se révèlent.

Chaque mot en suscite ou en commande plusieurs autres, non seulement par la force des images qu'il attire à lui comme un aimant, mais parfois aussi par sa seule morphologie, de simples assonances, qui, de même que les nécessités formelles de la syntaxe, du rythme, et de la composition, se révèlent souvent aussi fécondes que ses multiples significations¹⁸. »

B. La signifiouse métatextuelle

Il arrive ainsi que le sens connoté, bien que second, soit perçu comme étant le plus important et provoque, chez le lecteur, une inversion de la hiérarchie des significations.

¹⁶ PELLETIER Anne-Marie, *Fonctions poétiques*, Préface de Michel ARRIVE, Klincksieck, Paris, 1977, p.27-28.

¹⁷ BRETON A., Préface à *Signe ascendant*, Poésie Gallimard.

¹⁸ LUCAS Henri, *Trois ateliers d'écriture à l'école élémentaire*, CDDP, St-Brieuc, 1986.

On assiste alors à un dérapage non contrôlé de la lecture, au cours de laquelle la signification métatextuelle connotée est lue au niveau de la dénotation tandis que le signifié mondain de dénotation devient connotatif. C'est le *trope métatextuel* .

Pour employer un terme de Barthes que Catherine Kerbrat-Orecchioni a fait sien, on peut dire que le lecteur est alors atteint de « signifiose » métatextuelle.

« Car si l'on peut lire *n'importe quoi* sous n'importe quel texte (et il serait facile de démontrer que tout texte, soumis à une lecture paragrammatique incontrôlée, devient *infiniment* polysémique), alors tous les textes deviennent synonymes, et leur matériau signifiant indifférent ; ultime aboutissement de la lecture plurielle, et inacceptable, ainsi que le reconnaît Barthes lui-même lorsqu'il oppose à la "signifiance" ("le sens subsiste mais pluralisé") sa perversion et sa nécrose, la "signifiose" ("le désordre du signifiant se retourne en errance hystérique : en libérant la lecture de tout sens, c'est finalement *ma* lecture que j'impose", et le texte tuteur se dégrade alors en simple prétexte). Lire, ce n'est ni se soumettre corps et âme à la tyrannie des codes émetteurs, mais ce n'est pas donner non plus libre cours aux caprices de son propre désir / délire interprétatif - thèse qui ne fait finalement que déplacer de la phase d'émission à celle de réception l'illusion de la liberté du sujet. (...) Où s'arrête l'action vivifiante de la signifiance, où commencent les effets nécosants de la signifiose¹⁹ ? »

Philippe Hamon expose lui aussi une inquiétude : que la lecture métatextuelle ne soit en train de devenir un cliché.

« Ce concept de métalangage se révèle finalement d'un emploi assez délicat : il est de plus bien à craindre,

¹⁹ KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, *L'énonciation de la subjectivité dans le langage*, Armand Colin, Paris, 1980, p.182.

à suivre de près la critique actuelle, que cette notion ne devienne une sorte de tarte à la crème de toute analyse textuelle, toute analyse textuelle aujourd'hui se sentant obligée de faire, à un moment quelconque de son déroulement, un sort à une "isotopie métalinguistique" coiffant les autres qu'elle domine hiérarchiquement²⁰. »

S'il y a un tel plaisir à découvrir des coalescences cohérescentes, j'ajouterai que c'est peut-être parce qu'on trouve ainsi le moyen de ne pas subir les cohérences coercitives et prêtes-à-porter du monde réel...

C. La bonne lecture...

Peut-on donner les critères de ce qui serait une bonne lecture du texte poétique ?

Compte-tenu de ce que nous venons d'analyser, la bonne lecture serait celle qui respecte l'ambiguïté constitutive de la connotation autonymique et tous les rapports de force qu'elle instaure entre dénotation et connotation.

Car, non moins qu'au parallélisme, la fonction poétique est liée au fonctionnement de l'ambiguïté. C'est ce que nous allons observer maintenant.

Bibliographie du chapitre

- BRETON A., Préface à *Signe ascendant*, Poésie Gallimard.
 ECO Umberto, « article Texte », in *Encyclopaedia Universalis*.
 FUCHS Catherine, *La paraphrase*, P.U.F., Paris, 1982.
 HAMON Philippe, « Texte littéraire et métalangage », in *POETIQUE*, septembre 1977, numéro 31, Seuil, Paris.

²⁰ HAMON Philippe, « Texte littéraire et métalangage », in *POETIQUE*, septembre 1977, numéro 31, Seuil, Paris, p. 284.

- JAKOBSON Roman, *Essais de linguistique générale. Tome 1*, Minuit, Paris, 1963.
- JAKOBSON Roman, *Essais de linguistique générale. Tome 2*, Minuit, Paris, 1973.
- JAKOBSON Roman, *Huit questions de poétique*, Seuil, Paris, 1977.
- KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, *La connotation*, Presses Universitaires de Lyon, Lyon, 1977.
- KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, *L'énonciation de la subjectivité dans le langage*, Armand Colin, Paris, 1980.
- KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, « Le texte littéraire : non-référence, auto-référence, ou référence fictionnelle ? », in *TEXTE*, 1982, numéro 1, Trinity College, Toronto, Canada.
- LEBRAVE Jean-Louis., *Le jeu de l'énonciation en allemand d'après les variantes manuscrites des brouillons de H. Heine*, Thèse de doctorat d'Etat, Paris-Sorbonne, 1987.
- LUCAS Henri, *Trois ateliers d'écriture à l'école élémentaire*, CDDP, St-Brieuc, 1986.
- MAGNE B., « Métatextuel et lisibilité », in *PROTEE* vol. 14, numéro 1-2, Université du Québec à Chicoutimi, 1986.
- PAULHAN Jean, *Traité des figures ou la rhétorique décryptée*, (à Francis Ponge), in *Oeuvres complètes*, Tome 2, Cercle du Livre Précieux, Paris 1966, (première éd. Gallimard 1945).
- PELLETIER Anne-Marie, *Fonctions poétiques*, Préface de Michel ARRIVÉ, Klincksieck, Paris, 1977.
- SPRENGER-CHAROLLES L., « Rôle du contexte linguistique des informations visuelles et phonologiques dans la lecture et son apprentissage », in *PRATIQUES*, 1986, n° 52, CRESEF, Metz, 8 rue du Patural, 57000.